

LETTRE DE JACQUES DE LINIERS À NAPOLÉON

Septembre 1806

Le 12 août 1806, Jacques de LINIERS dirige, avec le succès que l'on connaît, la reprise de la ville de Buenos Aires contre une force britannique commandée par le général BERESFORD.

Début septembre, il rédige une longue lettre à NAPOLÉON pour l'informer du succès de ses armes. Il la confie à Pierre GICQUEL DESTOUCHES, illustre marin français qui a activement participé à cette reprise.

Cette lettre, reproduite ci-dessous, sera transmise à l'Empereur par le ministre de la Marine et des Colonies, le 16 avril 1806, accompagnée d'un rapport de GICQUEL DESTOUCHES¹.



« Sire,

« Un événement qui peut mériter quelque considération dans la balance politique de l'Europe, au moment où vous faites reluire à ses yeux une paix générale après vos glorieux exploits, m'a paru digne de vous être communiqué directement, pensant que, par ce moyen, Votre Majesté en sera plus tôt instruite que par ma Cour ;

« Votre Majesté aura su, sans doute, qu'une partie de la division anglaise, après avoir pris le Cap de Bonne Espérance, était entrée dans le Rivière de la Plata, avait descendu jusqu'à Buenos Ayres, où, ayant débarqué mille six cents hommes, s'en était rendu maître sans coup férir. A leur entrée dans la Rivière, je commandais la baie de Buenos Ayres avec deux goélettes portant deux canons de 18, deux chaloupes canonnières et trois autres petits bâtiments à rames avec des canons de 6. Le vice-roi jugea à propos de m'envoyer à l'Ensenada de Barragan à quatorze lieues de Buenos Ayres, croyant que se serait le lieu où les ennemis tenteraient leur débarquement. Ce poste n'était défendu que par trois cents hommes, deux canons de campagne, une assez mauvaise batterie, deux chaloupes canonnières et un bâtiment marchand que j'avais mis en travers de la passe avec quelques canons de 9. Les ennemis se présentèrent effectivement avec un projet de débarquement, mais firent retourner leurs chaloupes en arrière, après avoir reconnu ma position à deux portées de canon. Ils furent l'effectuer à deux lieues de Buenos Ayres, sur une plaine marécageuse dont s'étant dépêtrés, ils chassèrent quelques milices et enfin prirent Buenos Ayres le 27 juin, par capitulation que le général anglais BERESFORD ne signa que le 2 juillet, après avoir rédigé les articles à sa guise et l'ayant rendu telle qu'il pouvait, comme il le fit, disposer de toutes les propriétés espagnoles, que par le traité il devait respecter, manière assez connue de ces Messieurs. Peu de jours après, j'obtins un sauf-conduit pour entrer dans la place ; je pris connaissance des forces ennemies. Plusieurs des habitants me communiquèrent leur mécontentement

¹ Cf. document suivant : « Le rapport de Gicquel Destouches, marin français, sur la Reconquista de Buenos Ayres (février 1807) »

et leur désir de secouer un joug qu'ils détestaient et auquel ils se trouvaient soumis par surprise. Je tâchai de les animer dans cette bonne résolution, mais les engageant à ne point se déclarer avant que je n'aie pu leur amener des secours de Montevideo (place à quarante lieues de Buenos Ayres). Effectivement, m'y étant transporté, je trouvai le gouverneur de cette place, Don Pasqual RUIZ HUIDOBRO, qui avait préparé une expédition de mille cinq cents hommes de ses meilleures troupes et une petite escadre légère pour entreprendre de reconquérir Buenos Ayres. Ignorant cette détermination, j'avais déjà, avant mon arrivée, annoncé à Monsieur RUIZ que s'il me pouvait fournir cinq cents hommes de bonnes troupes et quelques chaloupes canonnières, d'après la connaissance locale de la place de Buenos Ayres, je répondais sur ma tête de la reprendre. Je proposai la même chose au conseil de guerre où je fus appelé le jour de mon arrivée à Montevideo. Mais le conseil de guerre fut d'avis de suivre le plan projeté et que le gouverneur de Montevideo commandasse l'expédition. Cependant, le lendemain, ayant reçu des nouvelles positives que Montevideo allait être attaqué, nouvelle que la vue de l'augmentation de l'escadre qui bloquait le port, qui de huit bâtiments fut portée à seize, fit croire certain et donna lieu à un nouveau conseil de guerre où le gouverneur exposa que dans les circonstances où se trouvait la place qu'il commandait, il ne pouvait pas l'abandonner, ni se dégarnir de la plus grande partie de ses forces. Tout le monde convint de cette assertion, mais en même temps, convenant que si Buenos Ayres restait au pouvoir des Anglais et qu'ils reçussent, comme ils l'espéraient, des renforts du Cap ou de la métropole, s'en était fait de toute l'Amérique méridionale. Mon avis fut de renouveler mon offre d'aller contre Buenos Ayres avec cinq cents hommes, six goélettes et les chaloupes canonnières armées par le brave corsaire MORDEILLE, moyen qui conciliait celui d'attaquer Buenos Ayres sans trop affaiblir Montevideo. Le conseil entier se rangea à mon sentiment et le lendemain, je partis par terre avec les cinq cents hommes que j'avais demandés et cent hommes de troupes légères de Micles, trois canons de campagne et deux obusiers. Le lendemain, malgré le blocus de six goélettes, six chaloupes canonnières qu'on y avait agrégé et huit transports mirent à la voile et, malgré un ouragan du sud-est, que la petite escadre souffrit pendant la nuit et qui mit à la côte deux chaloupes de Monsieur MORDEILLE, elle arriva heureusement à la Colonie du Saint-Sacrement.

« Ma marche de terre ne fut pas moins heureuse, malgré les crues des grandes rivières qu'il me fallut passer. Ayant pris à la Colonie cent volontaires de milices assez bien instruits, je profitai du premier bon vent pour me diriger à la côte du sud. Le vent d'est et d'est sud-est qui m'étaient favorables sont presque toujours tempétueux en cette saison et sa force ainsi que la grosse mer m'obligèrent à exécuter mon débarquement trois lieues plus loin que le point où je l'avais déterminé, ce qui me fut avantageux, ayant sauvé mon escadre d'une furieuse tempête qui fit périr, dans le port de Buenos Ayres, cinq chaloupes canonnières anglaises.

« Mon débarquement s'exerça avec la plus grande célérité. J'ordonnai de débarquer deux canons de 18 d'une de mes goélettes pour m'être remis, si j'étais obligé de battre le fort, et je me mis en marche avec ma petite armée que je renforçai de trois cent vingt hommes, entre troupes de marine et matelots, et par conséquent avec moins de onze cents hommes et mes cinq pièces d'artillerie pour attaquer un ennemi de mille six cents hommes, fortifié dans une immense ville ; je m'attendais à l'être, dans ma marche, mais le général anglais ne le jugea pas à propos, malgré qu'à plusieurs postes de mon passage, il l'aurait pu faire avec avantage.

« Le 10 août, je vins prendre poste sur les faubourgs et envoyai un de mes aides-de-camps porter une intimation au général anglais, dont il me fit attendre la réponse quatre heures. Je crus que cela serait pour se préparer à m'attaquer, mais il se contenta d'une réponse un peu timide ; aussitôt que je l'eus reçue, je tournai la ville et vins attaquer un poste avantageux, nommé le Retiro, qui la commande et où étaient situés les magasins d'artillerie. Je l'enlevai d'emblée, culbutant deux cents hommes qui la défendaient, faisant dix prisonniers et en tuant trente ou quarante. Le général anglais, au bruit de la mousqueterie, vint avec trois canons et quatre ou cinq cents hommes pour secourir, mais les deux décharges de mes obusiers à mitraille mirent un tel désordre dans sa colonne qu'il s'en retourna plus vite qu'il n'était venu, abandonnant un de ses canons.

« Je donnai le lendemain du repos à mes troupes et fus rejoint par cinq ou six cents hommes, tant soldats vétérans demeurés prisonniers à Buenos Ayres, comme des habitants assez mal armés, mais pleins d'enthousiasme. Enfin, le 12, mes troupes légères ayant commencé à tirailler sur les gardes avancées, je résolus d'attaquer la ville et partis à cet effet du Retiro à dix heures du matin, sur deux colonnes, par les deux rues qui conduisent à la grande place où les ennemis étaient postés avec dix-

huit canons et quatre obusiers, faisant face à toutes les avenues des rues, ayant placé, sur les terrasses des maisons, sur celle d'une halle qui coupe la place à angle droit et sur la galerie couverte de la maison de ville, qui garnit un de ses côtés, beaucoup de mousqueterie. Mais malgré l'épouvantable feu qui sortait de ces différents postes, de celui de l'artillerie qui nous couvrait dans les rues, mes troupes avancèrent fièrement. Il faut convenir qu'une observation que je fis et dont je persuadai mes gens, leur inspira beaucoup de confiance : la poudre anglaise est très forte. Ils chargent horriblement et pour une raison physique, presque tous leurs coups portent haut. En rase campagne, je n'aurai pas eu le vingtième des pertes que j'ai eues dans les rues par ricochets. Les ennemis, chassés de leurs postes, le général ayant eu son aide-de-camp, le capitaine Georges WILLIAM, tué, ayant perdu près de quatre cents hommes, il ordonna la retraite au Fort qu'il exécuta le dernier sous le grand feu. Le dit fort n'est, dans le fait, qu'une mauvaise redoute, quoique garnie d'artillerie, que je comptais enlever bientôt, le sabre à la main, mais les Anglais qui connurent à la contenance de mes troupes leurs intentions, ne nous en donnèrent pas le temps, ayant hissé un pavillon blanc. J'envoyai, avec un tambour, un de mes aides-de-camp au Fort. Mais mes troupes qui se poussaient sur le bord du fossé, et plusieurs qui n'avaient pas vu le pavillon blanc, par le bruit des armes, n'entendirent pas la voix de leur officier qui leur criait de suspendre le feu, ne cessaient de tirer, ce qui occasionna que le général fit hisser le drapeau espagnol et sortit du Fort en se rendant à discrétion. Je lui accordai les honneurs de la guerre et douze cents hommes se rendirent avec leurs armes et leurs drapeaux.. Nous n'avons eu que deux cents hommes entre morts et blessés.

« Monsieur Jean-Baptiste FANTIN, un de mes aides-de-camp, qui avait servi avec Monsieur MORDEILLE, officier d'une bravoure sans seconde, ayant eu la jambe cassée à mon côté d'une balle de mitraille, est mort peu de jours après. Il laisse à Marseille, sa patrie, une femme et un enfant que j'ai l'honneur de recommander à Votre Majesté. Monsieur Alexandre DUCLOS, ancien chevalier de Saint-Louis et lieutenant de vaisseau de l'Empire, retiré, a servi dans la même classe à cette expédition avec beaucoup de distinction, de même que plusieurs autres volontaires français comme du CRESSI, Jean-Pierre BARANGER [ou BARANGOT], Jean-Baptiste RAYMOND, Jean-Baptiste GIRAUD et une infinité d'autres.

« Outre les armes dont j'ai l'honneur de remettre l'état à Votre Majesté, nous avons repris pour plus de deux millions de piastres d'effets de Sa Majesté Catholique en vif argent, tabac, papier, timbre, etc. Mais ce qui m'a infiniment flatté a été d'avoir délivré le troupeau de Vigognes, d'Alpagas et Guanacos qui, conduits ici avec des soins et des difficultés incroyables, du fond du Pérou, devaient, par ordre du Roy, être embarqués ici pour Votre Majesté et avaient essuyé le sort commun aux habitants de Buenos Ayres.

« Mr GICQUEL, célèbre marin qui a également combattu et m'a rendu de grands services pour la reprise de Buenos Ayres, qui aura l'honneur de remettre cette relation à Votre Majesté, pourra l'instruire autant de ce qui concerne ces précieux animaux, comme des détails de cette conquête², et très sûrement d'une manière plus intéressante que ne le peut faire un Français qui, depuis de longues années, a perdu de vue la Patrie et presque perdu l'usage de sa langue par le non usage, malgré qu'il a conservé les sentiments d'un vrai Français.

« Je suis de Votre Majesté, etc... »

Archives du ministère des Affaires étrangères :

Correspondances politiques
Espagne supp. T 20, F° 76

Général du Roure :

Jacques de LINIERS, vice-roi de la Plata, par sa correspondance à sa famille

Gaëtan de Raucourt
Septembre 2008

² Cf. document suivant : « Le rapport de Gicquel Destouches, marin français, sur la Reconquista de Buenos Ayres (février 1807) »